

## La création en direct

Michel Vaïs

---

Number 103 (2), 2002

Oser

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26379ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Vaïs, M. (2002). La création en direct. *Jeu*, (103), 123–126.

# La création en direct

**M**ichel Chapdelaine donne des cours privés d'art dramatique depuis vingt ans. Diplômé de l'École nationale de théâtre du Canada et du Conservatoire de Paris, il a aussi joué – notamment dans *Hosanna* de Tremblay à Paris et dans *le Journal d'un fou* de Gogol, jadis, à l'Ex-Tasse – et organisé avec sa société, Cinéspec, des événements pluridisciplinaires autour de Tchekhov, d'Ionesco, de Don Quichotte. Depuis quelque temps, et après avoir vu environ cinq cents élèves suivre ses cours, il s'est dit que la forme d'improvisation sur laquelle il les faisait travailler méritait peut-être d'être communiquée à un public.

## Formation ou spectacle ?

C'est que, pendant les périodes de travail, les acteurs de Chapdelaine n'ont pas l'obligation de donner à leurs improvisations une durée déterminée. Pendant longtemps, celles-ci ne duraient que quelques minutes. Jusqu'au jour où un de ses élèves, Pierre-Jean Peters – qui en est à son cinquième voyage de Paris pour suivre des stages avec lui –, a découvert qu'il pouvait « tenir » deux heures trente seul en scène, tout en proposant ce que l'on peut appeler un « spectacle » d'une certaine cohérence.

### Présent

SPECTACLE IMPROVISÉ PAR JOËL SAVOIE.  
EXPÉRIENCE THÉÂTRALE PRÉSENTÉE AU LOCAL  
DE LA GAMIQUE, RUE MASSON, À MONTRÉAL,  
LES SAMEDIS 20, 27 AVRIL, 4 ET 11 MAI 2002.

C'est-à-dire dont chaque partie était solidaire d'un tout, qui à défaut d'histoire proposait un début, un milieu et une fin, et qui ne se terminait pas en queue de poisson. C'est cet événement inattendu qui a décidé Chapdelaine, avec un

autre de ses élèves qui suit ses cours depuis trois ans, Joël Savoie, à tester la formule en présence d'un public, histoire de voir si cela se tient. Auparavant, les deux avaient réédité à plusieurs reprises l'exploit original, composant un spectacle qui durait généralement entre une heure quarante-cinq et deux heures. « Les deux », c'est beaucoup dire car, en fait, le rôle de Chapdelaine se limite à accueillir le public – l'entrée est gratuite pour le moment –, puis à accompagner l'action du comédien au moyen d'éclairages rudimentaires. Jamais le professeur n'intervient autrement pendant le déroulement du spectacle. Ce qui ne l'empêche pas de livrer d'abondants commentaires après coup.

La représentation à laquelle j'ai assisté, le 20 avril, a été suivie d'une discussion particulièrement éclairante. Il s'avère que, pour Chapdelaine, contrairement à ce que pense Peter Brook, l'espace scénique n'est pas vide. Il est rempli d'objets, de personnages, d'émotions et de paysages virtuels, et il suffit à l'acteur d'aller les chercher pour s'en servir. Un peu comme le sculpteur qui considère son bloc de marbre comme « plein » d'un visage qu'il suffit de débarrasser de la matière superflue. On peut dire



*Présent, spectacle improvisé  
par Joël Savoie. Photo :  
Emmanuel Delaportas.*

que c'est jouer avec les mots, mais les mots sont très importants pour stimuler ou au contraire éteindre l'imaginaire d'un acteur.

Dans cette approche, l'acteur arrive dans l'espace scénique sans costume particulier ni maquillage – Joël Savoie était apparu par l'arrière de la salle, pieds nus, en t-shirt et pantalon noirs –, sur un plateau dépourvu d'accessoires. Seuls quatre lampions, au sol, délimitaient l'aire de jeu. Le comédien doit se brancher sur lui-même, laisser monter les émotions, leur permettre de s'incarner sous forme d'images, de sons, de gestes, tout en ayant conscience de la salle mais en faisant taire en lui tout esprit d'analyse. Après la décharge initiale et inévitable d'adrénaline – qui, ce soir-là, s'était exprimée par des mots lancés à voix forte et par un va-et-vient d'occupation de l'espace –, il faut développer un ou plusieurs personnages, puis chercher leurs intentions, enfin, leurs motivations profondes.

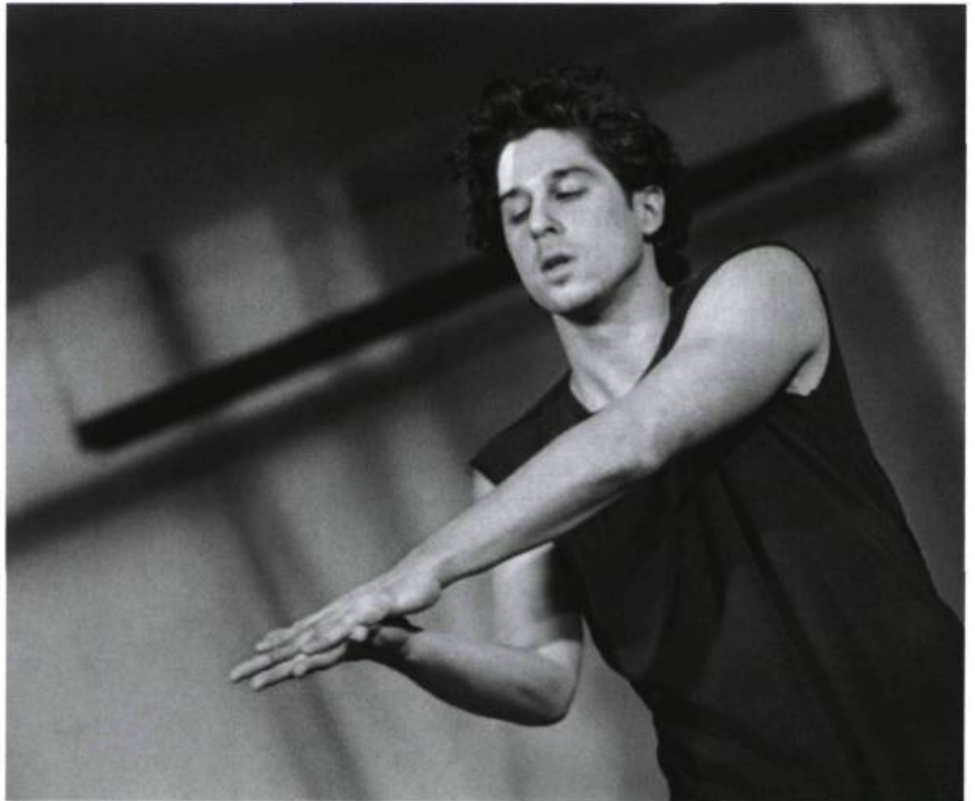
Une histoire peut surgir ou non au cours du processus : cela est considéré comme secondaire. Ce qui compte, cependant, c'est de ramasser les situations, les personnages – gestes, noms, sons – en une cristallisation propre à rejoindre le public. Ce dernier peut – ou non – réagir, naturellement, mais dans tous les cas, l'acteur en tient compte.

Contrairement à ce qui se passe à la Ligue Nationale d'Improvisation, l'acteur ne suit ici aucun thème ni canevas, il n'y a pas de règles ni de recettes, et aucune durée n'est prédéterminée. Quand ils travaillent à plusieurs acteurs (cela ne s'est pas encore fait en public), les comédiens dirigés par Chapdelaine ne cherchent pas à développer une écoute des autres. Au contraire, chacun est invité à s'imposer. Ce qui, semble-t-il, donne des résultats beaucoup plus forts, de l'ordre du tachisme plutôt que de l'impressionnisme, pour prendre un exemple dans le domaine de la peinture. D'ailleurs,

à plusieurs reprises au cours de la discussion d'après-spectacle, les participants ont fait un rapprochement avec la peinture, ainsi qu'avec l'improvisation musicale comme dans le jazz, qui donne à chaque interprète l'occasion d'officier en solo.

### **Le spectacle**

Le 20 avril, Joël Savoie est donc arrivé simplement de l'arrière de la salle. La pénombre a fait place à un éclairage d'ambiance tandis qu'il arpentait la scène en proférant quelques mots destinés à éprouver la sonorité du lieu et à se mettre en disponibilité. Je me souviens que le premier mot fut « barbe » ; d'autres commençant par B ont suivi. Puis, un premier personnage est nommé : un curé. Il est triste. Suivront un vieil acteur aux cheveux blancs, qui raconte en se maquillant qu'il fait le clown depuis vingt ans, un peintre, un homme qui doit se marier – *Piccolo* – et sa future femme




*Présent, spectacle improvisé par Joël Savoie. Photo : Emmanuel Delaportas.*

– Bernadette – ; enfin, un petit chat, des fourmis et un ours. Certains personnages sont doubles : les futurs époux se sont connus à un cours de théâtre, en composant à deux un numéro de fourmis. Avec cette galerie d'êtres plus ou moins développés, le comédien tisse une trame qu'il n'est pas toujours facile de suivre (ni pour lui ni pour le public, sans doute), mais qui se laisse apprécier comme un rêve éveillé, avec sa logique propre. Il faut ajouter ici le plaisir de voir réapparaître des personnages déjà introduits, au moyen de l'esquisse de plus en plus ténue d'un geste, d'un regard, d'une attitude ou d'une démarche.

Ce qui est remarquable, c'est aussi l'écoute de la salle par le comédien ; non seulement l'écoute du public, mais aussi celle des bruits accidentels qui, dans un spectacle habituel, ne font que nuire à la représentation. Ici, le comédien a la possibilité – même le devoir – de les intégrer directement dans son processus. À la représentation que j'ai vue, le bâillement d'un spectateur, l'enlèvement de sa veste par un autre, le gaz intestinal d'un bébé que sa maman tenait dans ses bras, trouvaient instantanément un écho dans l'action. Et cela tout naturellement, sans le moindre cabotinage. Il y a eu également des bruits de conversation indistincts provenant du couloir de l'immeuble sur lequel donnait la salle de la Gamique où nous nous trouvions. Plusieurs spectateurs ont alors pensé, à tort, que cette intervention lointaine avait été préparée.

Il reste de l'expérience l'assurance d'avoir vu un comédien en pleine possession de ses moyens faire partager un jaillissement de son subconscient. Une lecture psychanalytique était possible, comme c'est le cas dans le jeu des cadavres exquis ou l'écriture automatique. Elle n'était cependant pas indispensable au plaisir du spectateur. À la fois vulnérable et maître du jeu, Savoie demeurait visiblement à l'écoute d'un flot de créativité, qu'il ne tentait pas de censurer mais de canaliser, et qu'il chevauchait avec assurance.

Quelle forme et quel avenir ce genre de théâtre peut-il espérer ? Difficile à dire pour l'instant. C'est de la recherche, de l'expérimentation, du théâtre de laboratoire, au moyen d'une technique – l'improvisation – vieille comme le monde ! Sera-t-il possible d'en faire une manifestation culturelle pour laquelle des spectateurs paieront ? Pourquoi pas ? Il y a dix ans, les « Contes urbains », selon la formule mise au point par Stéphane Jacques et Yvan Bienvenue, ont connu une vogue inattendue en régénérant un art plus vieux que le théâtre lui-même. Auparavant, la LNI avait aussi réussi à attirer un public de jeunes qui ne fréquentait pas nécessairement les théâtres. Ce que, faute de mieux, Chapdelaine nomme la « création en direct » pourrait bien un jour s'incarner dans le circuit du théâtre montréalais. C'est la grâce que nous lui souhaitons. j



Le risque, au théâtre, c'est prendre le temps,  
se laisser prendre dans les filets du temps,  
et risquer l'inconnu.

**Diane Godin**